LES HABITATS RURAUX DU NORD DE LA RÉGION RHÔNE-ALPES (BRESSE, LYONNAIS, DAUPHINÉ), DU V^{e} AU XII^{e} SIÈCLE

Elisabeth FAURE-BOUCHARLAT

Introduction

Les résultats présentés ici sont le fruit de travaux archéologiques qui se sont déroulés en deux étapes bien distinctes. Dans un premier temps les opérations de terrain se sont succédées à un rythme soutenu, pendant près de dix années (1983-1992), en préalable aux importants programmes d'infrastructure dont la région Rhône-Alpe a été, et est toujours, le théâtre. Les données de terrain ainsi recueillies sont restées en grande partie inédites à ce jour. Des circonstances favorables[1] font que depuis un an environ, ces données ont pu être reprises, "réexhumées" pourrait-on dire, en vue d'une approche synthétique qui devrait prochainement déboucher sur une publication. J'ai la chance de diriger ce travail. Cette initiative a été l'occasion de relancer la collaboration avec les responsables de fouilles concernés, mais aussi avec divers spécialistes[2], puisqu'on a jugé utile de compléter, si possible, les études de faune et de végétaux, d'enrichir le *corpus* des datations par le radiocarbone, de "revisiter" les collections de mobilier (notamment la céramique). Le travail est loin d'être achevé, aussi je dois souligner la part d'hypothèses et de doutes qui subsiste dans les lignes qui suivent. En outre, toutes les fouilles n'ont pas bénéficié des moyens nécessaires à une exploration de terrain et à une mise en forme des résultats tout à fait satisfaisantes, laissant *a posteriori*, parfois quelques regrets, souvent nombre de questions à jamais ouvertes. Notamment, l'inconvénient majeur de ce type d'intervention qu'est l'obligation de fouiller dans les limites d'une emprise de chantier, ne permet que très rarement de connaître l'extension réelle des vestiges et limite ainsi beaucoup leur interprétation. Malgré tout, cet échantillon de 22 sites au minimum, dans sa grande variété, offre un matériau déjà fort riche, qu'il est important, nous semble-t-il, de porter à la connaissance de la communauté scientifique.

La répartition géographique des sites n'appelle pas de longs commentaires. Compte tenu de la nature des opérations prises en compte - fouilles de sauvetage - l'aire géographique de notre travail s'impose à nous. Mais au fond, il n'y a pas de total hasard en ce domaine: les zones de faible relief sont les plus touchées. La plaine lyonnaise à l'est du Rhône et les collines du nord du Viennois accueillent la plus forte densité de découvertes; au nord et au nord-est de Lyon, la côtière et le plateau de Dombes, les rebords du Bugey, la Bresse lyonnaise et jurassienne offrent des contextes d'implantation relativement variés; enfin, la vallée du Rhône moyen et la basse vallée de l'Isère présentent, sans surprise, une certaine concentration d'installations. Evidemment, de telles circonstances de découverte éliminent d'emblée les habitats de hauteur, de vallées encaissées, en grotte, etc., dont on connaît par ailleurs des exemples dans la région tout au long du Moyen Age.

---

1 Le détachement de l'auteur au Centre National de la Recherche Scientifique au sein de l'Unité Mixte de Recherche n° 5648.

2 Les responsables des fouilles sont: A. Bouvier (Communay, Simandres, Jons), C. et D. Caclin (Trévoux, Reyrieux), C. Coquidé et C. Vermeulen (Meyzieu), H. De Klijn (l'Albenc, Saint-Marcellin, Chatuzange-le-Goubet, Beauregard-Barret, Serrière-de-Briord, Montalieu-Vercieu, Poncin), L. Françoise dit Miret et L. Olivier (Poncin), J.-L. Gisclon (Lyon Vaise), Y. Gourgousse (Ruffey-sur-Seille), D. Marchianti (Rilleux-la-Pape), S. Motte (Beynost, Beny), O. Simonin (Quintigny), G. Vicherd (Château-Gaillard, Poncin). Les études spécialisées sont conduites par: G. Ayala, V. Forest, C. Olive, et D. Lalaïe. Les analyses ont été réalisées par les Laboratoires Archéolabs et le Centre de datation par le radiocarbone, Université Lyon 1.

Avant de dresser le portrait de quelques-uns de ces sites et d'en mettre en évidence la nature et la vocation, j'aborderai un aspect qui me paraît essentiel: celui de leur datation et des étapes de leur occupation. Mais auparavant, en guise de définition, évoquons la question de la terminologie. Et là commencent les difficultés avec la désignation de nos pauvres structures! L'imprécision et les fluctuations du vocabulaire utilisé dans la littérature archéologique sont le signe de notre embarras. Si l'on préfère des termes génériques, comme sites, structures, constructions, voire établissements, c'est bien que l'on manque souvent de preuves formelles, autrement dit concrètes, sur la dévolution des vestiges découverts. On sortirait difficilement de cet embarras si l'on restait le nez sur un seul site; en prenant quelque recul, en comparant et confrontant les découvertes, la lisibilité des unes compensant le mutisme des autres, on peut opter pour un vocabulaire plus précis et le justifier.

Placés en dehors du réseau traditionnel des villes, bourgs et villages, nos sites comportent divers bâtiments et ou équipements qui ont abrité des activités en rapport avec l'exploitation du sol, la vie domestique et la production de quelques objets manufacturés. Bien que l'archéologie ne soit que très exceptionnellement en mesure de le prouver, on peut penser que certains de ces locaux ont également accueilli le groupe humain en charge de ces activités. Enfin, aucune trace d'équipement d'un autre ordre, militaire ou religieux (si l'on excepte dans certains cas la pratique de l'inhumation), ne se fait jour sur les sites en question. C'est pourquoi l'expression "habitat civil rural", en jargon d'archéologue, "exploitation agricole", en terme plus commun, nous semble bien convenir à l'objet de notre recherche. Aux habitats isolés - et encore la preuve archéologique de cet isolement n'est pas toujours faite - s'opposent des groupes d'habitats, regroupements plus ou moins fournis et importants. Dans le premier cas on adoptera le terme "d'unité d'exploitation", fort répandu depuis quelques années dans la littérature archéologique; on désignera la seconde situation sous le terme de "hameau" ou "d'agglomération", par références à l'ethnologie, en évitant prudemment de solliciter la notion de "village", beaucoup plus complexe.

Il n'est pas question ici de passer en revue les différents types de bâtiments, plans, tailles et procédés architecturaux. Signalons cependant que, mis à part de rares cas d'emploi, ou plutôt de remploi de la pierre, au moins en soubassement (solins), on a affaire très généralement à une architecture en matériaux périssables (bois, terre, chaume), dont ne subsistent que les négatifs des structures porteuses ou les sols excavés. Les bâtiments de plain-pied à ossature de bois sur poteaux plantés sont largement répandus, du nord au sud de la région, du haut Moyen Age au Moyen Age classique. Les plans, dimensions et formes sont très variés, sans qu'une logique géographique ou chronologique ne transparaisse. Quant au système des bâtiments à sol ou sous-sol excavé, communément appelés "fonds de cabane", il est relativement peu employé dans notre région, et on le retrouve, dans toutes ses variantes, du V^{e} au XII^{e} s. Dans les cas rencontrés, aucun indice archéologique ne permet de leur attribuer une fonction plus particulièrement artisanale, comme cela est fréquemment admis.

Les phases d'occupation

Dans ce domaine, il nous faut faire preuve d'une grande modestie. Nous travaillons sur une période difficile en matière de datation, c'est chose connue, et il faut bien faire avec! Le recours aux méthodes de laboratoire, de plus en plus performantes pour ces périodes, a été tenté chaque fois que cela était possible (nous disposons d'une quinzaine de datations au radiocarbone). Par ailleurs, le travail des céramologues commence à fournir des repères chronologiques de plus en plus fiables pour le haut Moyen Age. Il n'en reste pas moins que l'honnêteté scientifique implique que l'on se réfère encore à des fourchettes de datation larges, un ou deux siècles selon les cas.

Bien sûr, chaque site offre des caractéristiques propres, mais la confrontation des situations permet de dégager, pour la région, quelques faits généraux assez marquants. Ce sont:

- la discrétion de l'héritage antique,
- le contraste entre les périodes mérovingienne et carolingienne,
- l'accélération du processus au tournant de l'An Mil,
- la persistance de certaines formes d'organisation de l'habitat rural jusqu'à la fin du XII^{e} s.

Le legs de l'Antiquité

La question du legs de l'Antiquité est des plus délicates. Certes, la plupart de nos sites a livré des vestiges antérieurs au Moyen Age, protohistoriques et antiques, mais le plus souvent ceux-ci sont ténus ou mal conservés, et ne présentent pas de rapport matériel avec nos habitats. Le voisinage, voire la superposition des occupations, est somme toute logique dans des régions favorables à l'implantation humaine. La délicate question des modalités de la transition, en zone rurale, entre l'Antiquité et le haut Moyen Age se pose essentiellement, en des termes fort différents, à travers deux sites: Poncin et l'Albenc.

Le cas de Poncin n'est pas sans surprendre (*fig. 1*). Un important programme de construction, en partie sur les restes d'un bâti plus ancien (II^{e}-III^{e} s.), intervient fin IV^{e}-début V^{e} s.: la fouille a révélé la partie septentrionale d'un édifice à plan complexe, muni d'au moins une exèdre semi-circulaire, élévé en puissantes maçonneries, qui évoque la partie résidentielle d'une *villa* (*Vicherd 1984*; *Autoroutes dans l'Ain 1986*, 22-23). Un peu plus tard (début VI^{e} s.), au voisinage de cet édifice, on construit un bâtiment plus modeste en pierre sèche, de plan rectangulaire, à couverture en matériaux périssables, inclus dans un système d'enclos comprenant des locaux attenants. En divers points, les maçonneries se superposent à des vestiges de murs ou des niveaux datables également des II^{e}-III^{e} s. Tandis que le bâtiment à exèdre semble abandonné à la fin du Ve ou au début du siècle suivant, le bâtiment rectangulaire est encore en activité dans le courant du VII^{e} s. Il est évident qu'à Poncin il ne s'agit pas de la simple réutilisation d'un bâti préexistant, mais de la reconstruction assez ambitieuse d'un établissement agricole à l'extrême fin de l'Antiquité, dont le devenir, à l'aube du Moyen Age, offre, en quelque sorte, l'image des dernières péripéties de la *villa* rurale "classique". Si le mobilier qui nous est parvenu ne comporte pas d'éléments attribuables au courant du IV^{e} s., on ne saurait exclure que l'occupation de ce site, trop partiellement exploré, a pu être ininterrompue de l'Antiquité au Moyen Age.

A l'Albenc, la situation est fort différente. Un établissement rural important connaît trois phases majeures d'évolution entre la fin du Ier et le milieu du IV^{e} s. Lors de cette dernière étape, on a affaire à des bâtiments à solins de pierre, regroupés autour d'une cour. Les premiers signes (matériel céramique) d'une installation médiévale sont attribuables au courant du VI^{e} s. Difficile de dire, à partir du seul mobilier, si il y a eu interruption ou continuité de l'occupation. Certaines observations nous font pencher pour la seconde solution (*fig. 2*). Tout d'abord, on conserve le principe de l'organisation horthogonale et de la distribution du bâti autour d'une cour. Ensuite, l'adoption, pour ne pas dire le détournement, des constructions antiques offre des

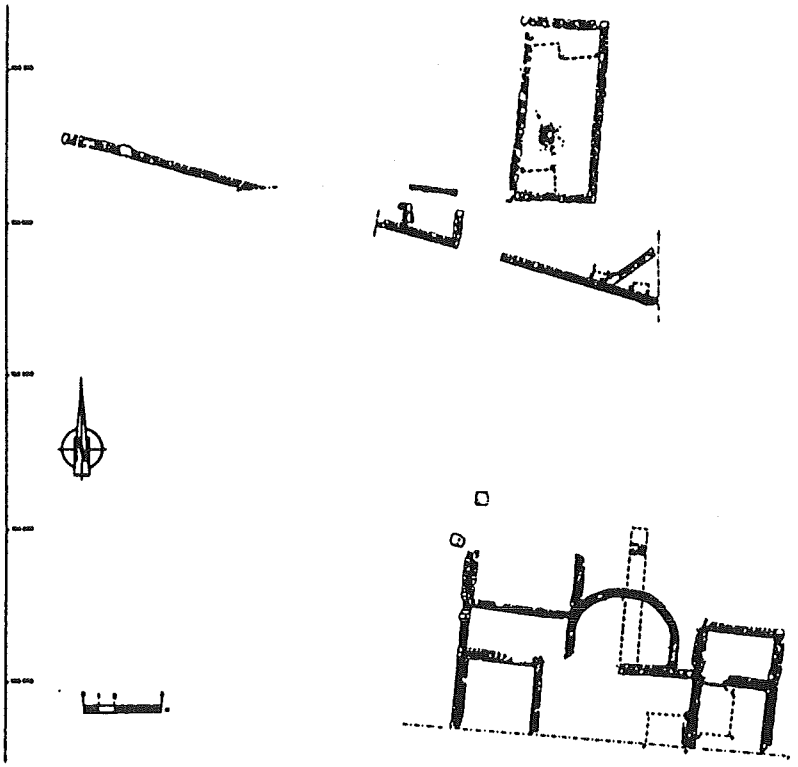

Fig. 1. Poncin (Ain), La Châtelarde. Plan général des constructions de la fin du IV^{e} au VII^{e} s. (fouilles G. Vicherd).

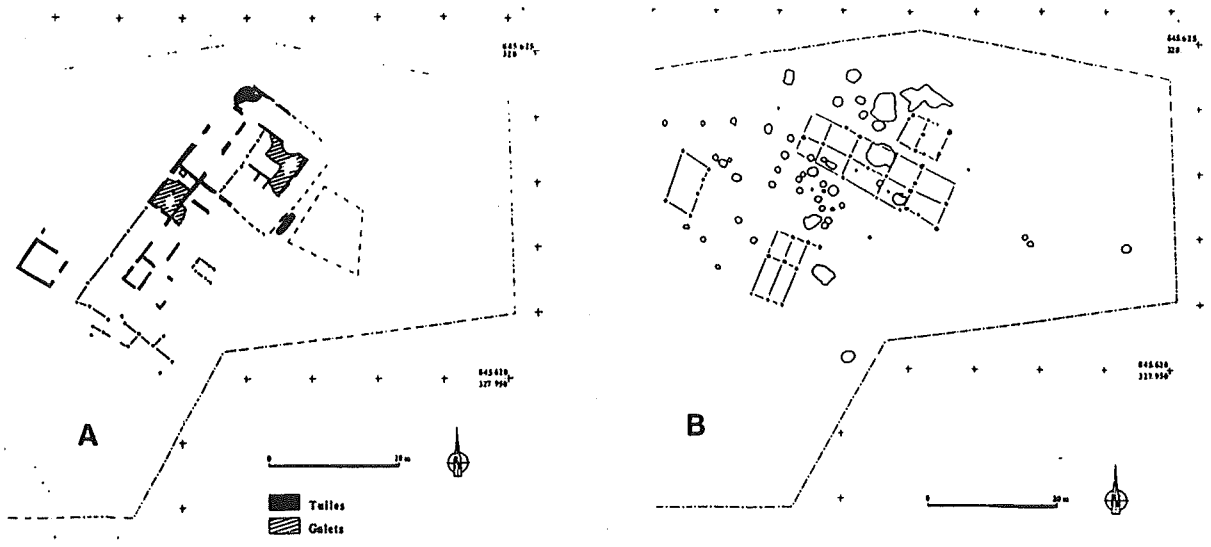

Fig. 2. L'Albenc (Isère), Le Bivan. Deux étapes de l'évolution de l'établissement rural: VI^{e}-VIII^{e} s. en A; X^{e}-XI^{e} s. en B (fouilles H. de Klijn).

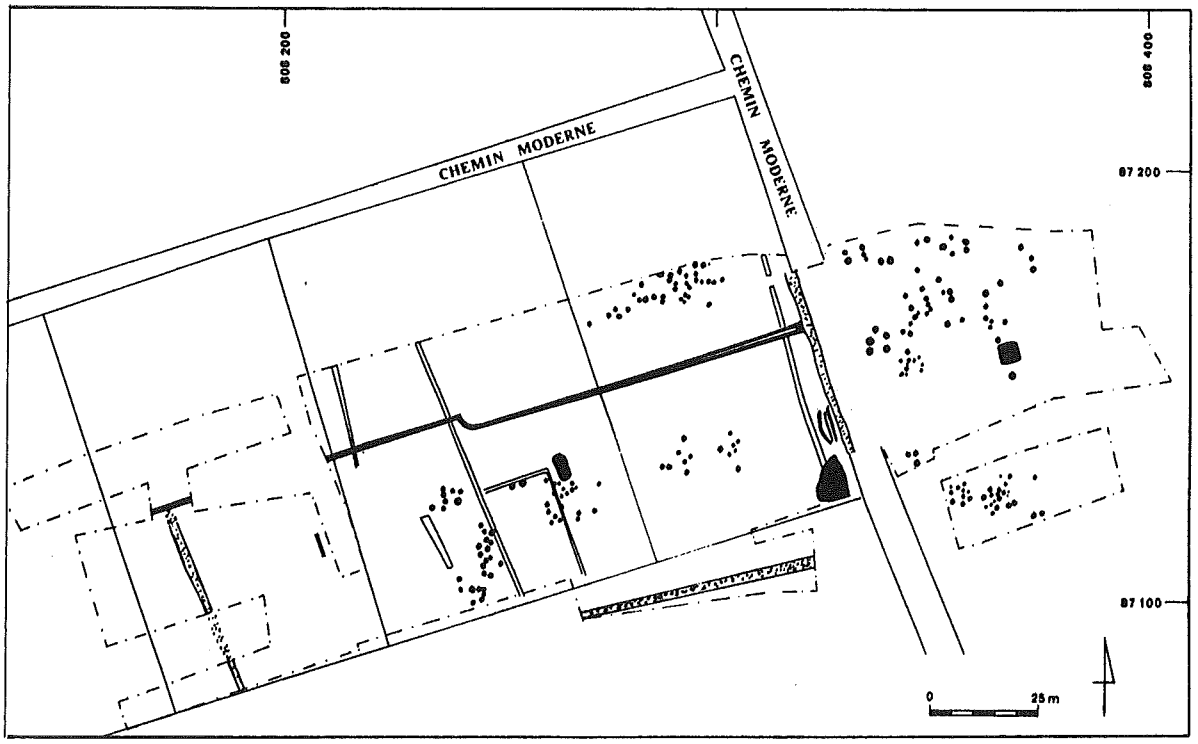

Fig. 3. Meyzieu (Rhône), La Chapelle. Exemple de la permanence du découpage parcellaire depuis l'Antiquité (fouilles C. Coquidé). En blanc, tracé de l'Antiquité, en noir, tracé du Moyen Age, en grisé, tracé commun aux deux périodes.

solutions originales par rapport à ce que l'on trouve ailleurs: on marie l'usage de la pierre, de la terre et du bois. Le remploi systématique des solins de pierre de la construction préexistante, la recharge des sols antiques, les agrandissements, les subdivisions, à l'évidence tiennent compte d'un bâti préexistant, en partie ruiné.

L'héritage antique revêt des aspects parfois plus ténus: une sorte de prédéterminisme de l'organisation spatiale des installations, en rapport avec le découpage parcellaire antique (encore que la datation des fossés qui le matérialisent ne va pas sans difficulté). Evoquons quelques cas, parmi d'autres, où le bâti médiéval semble tenir compte d'agencements préexistants, et pour lesquels on peut avancer l'hypothèse d'une conservation plus ou moins active des formes du paysage (*Chouquer 1996*, 215-218).

A Beynost, l'occupation antique s'étale entre la fin du I^{er} s. av. et le III^{e} s. ap. J.-C. Elle se signale par quelques fosses, des fours et foyers, mais aucune construction dans l'emprise de la fouille. Les structures en question sont cernées par un fossé constitué de deux branches à angle droit, en usage dès l'époque augustéenne. On observe que les bâtiments du haut Moyen Age adoptent tous l'orientation de cette limite de parcelle. Sans exclure le fait du hasard, compte tenu de l'important décalage de temps, l'hypothèse que le découpage antique se soit perpétué sous une forme ou une autre est à envisager.

Le cas de Meyzieu est plus intéressant car des liens de cause à effet apparaissent plus clairement. Une tombe à incinération et une gravière sont attribuables à l'Antiquité (I^{er}-II^{e} s.). Des bâtiments sur poteaux, des structures excavées (vides sanitaires?), quelques fosses, un four et un foyer pourraient appartenir à l'Antiquité tardive (fin IV^{e} s.?). Mais c'est un réseau assez complexe de fossés et palissades, simples ou doubles, qui est le fait le plus marquant pour l'Antiquité. L'occupation la plus dense et la mieux caractérisée est médiévale (X^{e}-XI^{e} s.); elle se répartit en plusieurs "îlots" qui semblent conditionnés peu ou prou par le parcellaire préexistant, dont on peut penser que certains tronçons sont encore en activité à ce moment-là (*fig. 3*). Le cadastre actuel porte encore l'empreinte du découpage antique, puis médiéval, adapté à la topographie de la butte morainique qui porte le site (*Coquidé à paraître*).

Les installations ex nihilo des premiers siècles du Moyen Age

Au total, le cas le plus fréquent est l'installation du groupe sans rapport avec ce qui a précédé. Les plus précoces de ces établissements *ex nihilo* débutent dans le courant du V^{e} s. C'est le cas à Château-Gaillard, exploré sur 5 ha. En fait, ce site a connu une fort longue histoire qui en rend la lecture difficile, depuis des enclos circulaires du Hallstatt, un autre rectangulaire du Bronze final, en passant par un établissement rural de l'Age du Fer, jusqu'aux fermes indigènes et aux petites nécropoles à incinération du Ier s. ap. J.-C. La première phase d'occupation médiévale de cette agglomération se concrétise, en particulier, par des petits bâtiments à sol ou sous-sol excavé, apparemment forts distants les uns des autres. Huit de ces "cabanes" ont été retrouvées. L'abondant mobilier qui en provient est datable des V^{e}-VI^{e} s.; cette datation est confirmée par le radiocarbone. Pour l'instant, on n'a pas pu démontré si ces constructions excavées étaient associées avec d'autres de plain-pied, mais c'est probable. Pourtant, aucune relation chronologique n'a pu être établie entre ces deux types de constructions; au contraire, chaque fois qu'ils ont pu être datés, les bâtiments de plain-pied s'avèrent appartenir à une étape bien postérieure de l'habitat (X^{e}-XI^{e} s.).

A Beynost, une ou deux unités agricoles bien structurées, avec habitats et dépendances, probablement partie d'un groupe plus important, montrent une phase principale d'occupation, relativement brève, qui prend place durant la période mérovingienne (intervalle datation ^{14}C, début VI^{e} fin VII^{e} s.). Ailleurs les installations des premiers siècles du Moyen Age apparaissent beaucoup plus modestes. En effet, dans plusieurs cas, le début de l'occupation se signale par la présence de quelques tombes dispersées ou en petits groupes, difficiles à dater avec précision (fin V^{e}-VIII^{e} s.). Citons Rillieux-la-Pape, Simandres (La Plaine), Communay (Charvas et la Garde). Parfois quelques équipements (fosses, fours ou foyers) appartiennent à la même phase. En réalité, on retire l'impression que les fouilles n'ont atteint que la périphérie d'habitats qui restent à localiser.

L'éclipse carolingienne?

Que ce soit sur ces derniers sites, apparus *ex nihilo*, ou sur d'autres, qui prennent le relais d'un habitat préexistant, la période carolingienne (milieu VIII^{e} et IX^{e} s.) n'apparaît pas nettement. Le phénomène est frappant à l'Albenc, où entre deux étapes florissantes du grand établissement, V^{e}-VII^{e} s. d'une part et X^{e}-XI^{e} s. d'autre part, se glisse une phase de régression, d'abandon partiel ou de déplacement.

A Simandres (La Plaine), il apparaît qu'entre les deux étapes les mieux reconnues de l'occupation, les tombes et les grandes fosses d'une part (fin V^{e}-VII^{e} s.), et les grands fours collectifs d'autre part (X^{e}-XI^{e} s), on s'est seulement livré à des remaniements ponctuels. A Communay (La Garde), le site a été très amputé avant l'intervention, nous privant de précieux témoins. Cependant la chronologie relative autorisée par la présence de structures maçonnées superposées met en évidence une interruption pour le IX^{e}, voir le début du X^{e} s. Le même constat s'impose pour le site voisin de Charvas qui révèle aussi deux phases d'occupation séparées par le même hiatus de la fin de la période carolingienne. Bref, presque partout, on manque d'indices pour plaider la continuité de l'occupation durant tout le haut Moyen Age, du moins au même emplacement.

Les créations ou "réoccupations" autour de l'An mil

Au tournant de l'An mil, la grande majorité de ces sites du haut Moyen Age connaissent une occupation bien caractérisée: on retrouve, plus ou moins bien conservés, les équipements individuels et collectifs typiques des exploitations agricoles. Rillieux-la-Pape, l'Albenc, Communay (Charvas), illustrent bien cette "renaissance".

Dans cette catégorie il faut revenir à Château-Gaillard, où le phasage est particulièrement net cette fois-ci. Après les petits bâtiments à sol excavé mentionnés plus haut, éventuellement assortis d'autres bâtisses, on ne relève plus aucune trace d'occupation jusqu'au milieu du X^{e} s. au plus tôt. C'est alors que s'installe un vaste ensemble de grands bâtiments sur poteaux plantés et de leur dépendance. C'est la phase d'extension maximum de cette agglomération agricole.

Le milieu du Moyen Age voit aussi, et surtout, la mise en place d'habitats ou de groupes d'habitats, qui ne profitent en rien d'équipements préexistants. Leur caractère relativement éphémère ne fait guère de doute puisque on peut situer leur installation et leur disparition en quelques décennies, à la charnière des X^{e}-XI^{e} s. Citons l'exemple du petit groupe homogène de la vallée de l'Isère: Chatuzange-le-Goubet, Beauregard-Barret et Saint-Marcellin. Plus près de Lyon, l'habitat de Reyrieu peut être rangé dans cette catégorie (*Caclin et al. 1991*); tout comme les installations de Jons ou encore de Meyzieu, dont on admet cependant la relation avec un découpage parcellaire ancien (cf. *supra*).

La dernière génération du XII^{e} s.

Enfin, la dernière génération de nos habitats ruraux prend place durant le XII^{e} s. On relève trois cas qui se situent dans la partie septentrionale de notre zone d'étude (Bresse). Le cas le plus caractéristique est celui de Bény, car il offre un regroupement d'exploitations avec toutes leurs composantes. On y retrouve des choix architecturaux et une organisation spatiale du bâti et des équipements somme toute très proches de ceux qui prévalaient dans les siècles précédents.

Bilan (fig. 4)

Quels enseignements tirer de ce tour d'horizon chronologique? Les formes de l'habitat antique ne paraissent influencer qu'exceptionnellement les choix d'implantation, même durant les premiers siècles du Moyen Age.

Dans la plupart des cas, on constate un hiatus entre les établissements antiques et les plus anciens habitats médiévaux. Si la période mérovingienne est bien représentée, on retrouve le paradoxe maintes fois souligné dans d'autres régions: l'absence ou la non reconnaissance de vestiges de la période carolingienne, plus précisément du IX^{e} s., du moins dans les emprises explorées. C'est bien la question de la stabilité ou de l'instabilité des habitats qui est soulevée ici.

La période du plein Moyen Age (X^{e}-XI^{e} s.), aisément discernable grâce à un mobilier céramique bien caractéristique, voit la phase de peuplement la plus importante, qu'il s'agisse de créations de toute pièce, ou, plus souvent, de reprises de l'occupation après une évolution (interruption?) qu'il est encore difficile d'apprécier actuellement. En tout cas, l'abandon de ces sites dans le courant du XI^{e} s. est manifeste.

Quant aux établissements du XII^{e} s., ils ne sont jamais héritiers d'habitats plus anciens; ce sont bien des créations *ex nihilo*.

La vocation des établissements

De façon discrète ou évidente, la vocation agricole de la quasi totalité des établissements est démontrée par l'archéologie. Ce sont les structures de conservation, voire de préparation des récoltes, qui en sont les témoins les plus clairs. C'est aussi la composition des restes de faune qui illustrent les pratiques d'élevage. Ce sont les vestiges de végétaux qui rendent compte des cultures et, parfois, de leur environnement. Ce sont enfin les quelques objets de métal interprétés comme des outils de paysans.

Portraits d'exploitations

Mais c'est plus globalement l'organisation spatiale des bâtiments et des équipements qui permet, de manière plus ou moins satisfaisante, de restituer l'aspect des exploitations agricoles, isolées ou groupées. Dans notre région, il n'en existe pas de "portrait-type": les quelques exemples évoqués ci-dessous soulignent, au contraire, la diversité des situations tout au long du Moyen Age.

A l'Albenc, mise à part une forme d'architecture totalement différente, l'organisation de l'exploitation du plein Moyen Age (X^{e}-XI^{e} s.), avec ses quatre bâtiments rapprochés, n'est pas si différente de celle du grand édifice ramassé, prédéterminé par le bâti antique (*fig. 2*). Deux bâtiments annexes reprennent *grosso modo* l'emplacement des ajouts architecturaux pratiqués au début du Moyen Age. Partant du principe que les mêmes besoins produisent les mêmes effets, on est tenté de transposer aussi la dévolution des locaux: habitat au centre, annexes au nord et au sud, et grenier ou grange à l'ouest. A l'Albenc, on retire l'impression d'un domaine à part entière, où les différentes fonctions sont nettement regroupées.

A Beynost (VI^{e}-VII^{e} s.), l'impression est fort différente. Il est vrai que l'on ne sait si l'on a affaire à une unité d'exploitation ou à une zone en limite de deux exploitations voisines: deux bâtiments d'habitation, de taille et de type bien différents, dotés de foyers, sont distants de plus de 50 m. Autour d'eux, les divers équipements se dispersent. Des locaux annexes, une palissade, probablement un grenier et un grand four culinaire en partie excavé, semblent constituer un premier ensemble. Une zone intermédiaire abrite des fosses diverses et surtout deux foyers de métallurgie. Le four domestique offre un exemple bien conservé d'un type souvent rencontré ailleurs, à diverses époques. On attribue à ces fours culinaires, probablement fours à pain, parfois construits en batterie, comme à Simandres, à Rillieux, ou à Creux Marceau, aussi sur la commune de Beynost (*Motte 1992*), un usage collectif, qui, dès lors, implique la notion de regroupement de plusieurs exploitations. Ce type d'installation connaît de nombreuses illustrations en Ile-de-France (*Un village au temps de Charlemagne 1988*; *L'Ile-de-France 1993*).

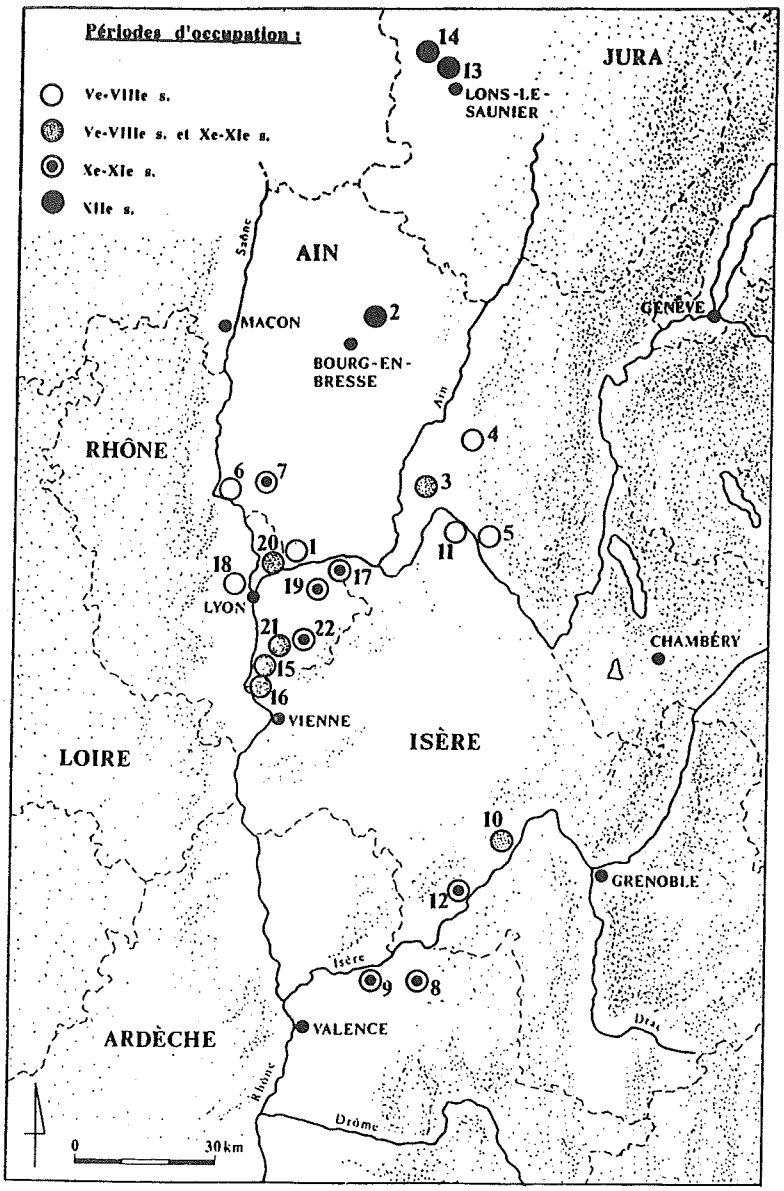

Fig. 4. Localisation et chronologie des habitats pris en compte dans l'étude.
1. Beynost (Ain), Les Grandes Croix
2. Beny (Ain), Garavand
3. Château-Gaillard (Ain), Le Recourbe
4. Poncin (Ain), La Châtelarde
5. Serrières-de-Briord (Ain), La Grande Chanaz
6. Trévoux (Ain), Pré de Corcelles
7. Reyrieux (Ain), Châteauvieux
8. Beauregard-Barret (Drôme), Les Matras
9. Châtuzange-le-Goubet (Drôme), Pourcieu
10. L'Albenc (Isère), Le Bivan.
11. Montalieu-Vercieu (Isère), Chalépont
12. Saint-Marcellin (Isère), Basse Plantées
13. Quintigny (Jura), La Feuillée
14. Ruffey-sur-Seille (Jura), La Paule
15. Communay (Rhône), La Garde
16. Communay (Rhône), Charvas
17. Jons (Rhône), Les Mûres
18. Lyon (Rhône), Vaise
19. Meyzieu (Rhône), La Chapelle
20. Rillieux-la-Pape (Rhône), Les Balmes
21. Simandres (Rhône), La Plaine
22. Simandres (Rhône), Fontaine

Rillieux-la-Pape (X^e-XI^e s.) offre le paradoxe de livrer la plus belle série d'équipements agricoles et domestiques de plein air, mais pas de traces de bâtiments. Pourtant l'organisation de ces structures répond à une certaine logique: on distingue des zones foyères (grands fours excavés et fosses-cendiers) entourées de fosses d'extraction d'argile et des batteries de silos séparées par des espaces vides. L'hypothèse que ces espaces aient pu accueillir des constructions est envisagée, soit que l'érosion n'ait épargné que les structures les plus profondes, soit que les bâtiments n'aient pas été pourvus de supports ancrés dans le sol, mais d'un autre système de fondation, comme des sablières basses en bois. A moins que ces espaces n'aient été réservés à des activités ne nécessitant pas d'aménagement particulier, en rapport avec le traitement des céréales, comme battage et vannage.

A Château-Gaillard, au moment de la dernière phase d'occupation, soit aux X^e-XI^e s., on a incontestablement affaire à une agglomération (*Autoroutes dans l'Ain 1986*, 34-36). Pour simplifier, disons que ce site est caractérisé par de grands bâtiments allongés assez sophistiqués, *a priori* les habitations; on en dénombre près d'une vingtaine; le plus vaste atteint 300 m^2. Ces bâtiments voisinent avec une nébuleuse d'édifices de taille plus modeste, voire très réduite, interprétés comme des annexes ou équipements agricoles. Une des originalités du site réside dans les nombreux et variés greniers surélevés qui se signalent par un plan carré ou rectangulaire à 4 ou 6 supports et souvent un petit avant-corps triangulaire (*fig. 5*). La répartition dans l'espace de toutes ces constructions ne livre pas l'image d'unités d'exploitation bien organisées, qui réuniraient à

peu près toutes les mêmes composantes. Si la contemporanéité des grands bâtiments est assurée, elle n'est pas démontrée pour les diverses annexes qui n'ont que très exceptionnellement livré du mobilier. Peu de foyers ont été retrouvés, un foyer domestique dans l'une des habitations, un foyer métallurgique entre des bâtiments de la zone sud. Pas de four culinaire construit, comme ceux mentionnés plus haut. On peut rapprocher cette concentration d'habitat avec, entre autres, les vestiges mis au jour il y a quelques années, 150 km plus au nord, à Genlis, près de Dijon; à ceci près qu'ici toutes les constructions prennent place durant les VI^{e}-VII^{e} s. (*Cattedu 1992*).

C'est Bény, le plus jeune de nos sites (XII^{e} s.), qui fournit l'image la plus claire de ce pouvait être une de ces exploitations, avec de nombreux témoins concernant le traitement des céréales (*Motte à paraître*). Il ne s'agit probablement pas d'une exploitation isolée mais de la vision partielle d'un petit groupe (des sondages à plus de 50 m au sud de la zone étudiée ont montré l'extension des habitats). On remarque, sur la zone décapée, l'association de trois bâtiments distincts avec des aires d'ensilage bien organisées, où les fosses-silos sont en étroite relation avec des foyers circulaires peu profonds destinés, à l'évidence, au grillage des céréales au moment du stockage. Cinq fragments de meules, provenant de ces structures illustrent une autre étape de la préparation des grains. D'autres foyers longitudinaux, dont l'un avait encore sa charge de bois, pourraient être à usage purement domestique.

Activités agricoles: cultures et élevage

Comme on vient de le voir, presque tous les sites comportent des témoins des activités agricoles. Mais au total, peu d'outils en rapport avec ces activités ont été identifiés (deux faucilles, une serpette, une pièce d'araire, forces et couteaux, quelques meules pour l'ensemble de nos sites). Cependant, quatre sites au moins

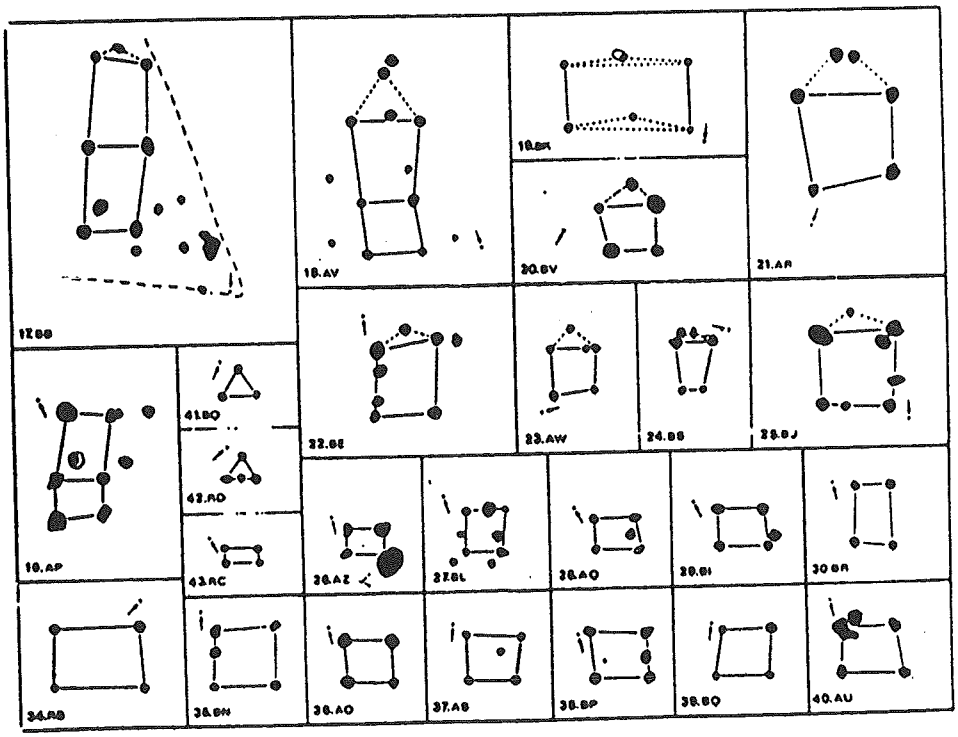

Fig. 5. Château-Gaillard (Ain), Le Recourbe. Sélection de plans de petites constructions sur poteaux plantés, interprétées commes granges ou greniers surélevés (fouilles G. Vicherd).

(Château-Gaillard, Beynost, Meyzieu, Reyrieux) comportent des traces nettes de travail du fer, sous la forme de foyers en place dans le meilleur des cas, de fragments de parois de fours de réduction, de loupes de fonderie... Le volume des scories recueillies est important parfois, comme à Château-Gaillard, ce qui suggère des installations artisanales spécialisées, d'intérêt collectif.

Un éclairage complémentaire est apporté par l'analyse des restes de végétaux[3]. Malheureusement trop peu d'analyses ont été pratiquées. Celles dont nous disposons concernent les sites de Meyzieu, Rillieux-la-Pape, Jons et l'Albenc, toutes pour la période des X^{e}-XI^{e} s. D'une manière générale, mais avec des nuances locales, ces analyses renvoient à un environnement végétal découvert où dominent les espaces cultivés (champs et prairies humides) cernés par des taillis colonisés par des essences sauvages, l'aulne ou le noisetier.

Ces informations sont corroborées par les études de faune[4] qui montrent que la composition du cheptel est adaptée à ce type de paysage et d'activités. On peut confronter les résultats concernant des lots de cette même période des X^{e}-XI^{e} s., pour les sites de L'Albenc, Rillieux, Meyzieu et Simandres la Plaine. Partout, bien sûr, on retrouve la composition classique du cheptel médiéval avec sa triade boeuf, porc, mouton/chèvre. Certes les proportions en sont variables d'un site à l'autre, mais la place importante du boeuf, et celle réduite des ovicaprinés sur les sites de l'est Lyonnais plaident aussi pour un milieu ouvert avec des zones de pâture entretenues. Les équidés sont présents sur trois sites, mais en un ou deux individus seulement. La volaille est partout, mais faiblement représentée. Les espèces sauvages (lièvre, chevreuil, cerf) sont exceptionnelles, montrant que la chasse ne contribue pratiquement pas à l'alimentation carnée de ces petites communautés paysannes. La gestion de ce cheptel, qui transparaît à travers les âges d'abattage, montre que seul le porc constituait un élevage spécialisé en vue de la production de viande de jeunes animaux (abattage maximum à moins de 1 an). Les vaches et bœufs, abattus entre 2 et 4 ans ou beaucoup plus tard parfois (8 ans), sont exploités auparavant pour leur force de travail. Il en va de même pour les quelques ânes et/ou chevaux, qui ne furent peut-être pas consommés d'ailleurs. Les chèvres ou moutons donnent lait et viande avant de passer à la casserole, en majorité au-delà de 2 ans.

Il est fort instructif de constater que ces données se distinguent de ce que l'on connaît pour quelques sites régionaux, de la même époque, mais dotés d'un autre statut, militaire ou chevaleresque: les mottes castrales de Décines (Rhône) et de Rochefort-en-Vadaine (Drôme) et l'habitat de Charavines (Isère) *(Colardelle - Verdel 1993; Bouvier et al. 1992; Forest 1987)*. Sur les deux mottes on reconnaît que la chasse contribue peu ou prou à l'alimentation carnée des habitants. Sur les trois sites le porc présente des pourcentages beaucoup plus élevés que partout ailleurs (entre 50 et 60 %), et le cheval tient une place privilégiée, non seulement par les restes fauniques, mais aussi par les objets qui lui sont liés, fers et clous à ferrer et pièces d'harnachement, que livrent en très grande quantité ces sites privilégiés *(Châteaux de terre 1987)*. Avec, en tout, trois ou quatre fers à cheval et quelques clous, nos habitats font piètre figure et le cheval y apparaît comme un luxe nécessaire.

Le statut des habitats

Approvisionnements et échanges

L'archéologie livre, c'est évident, peu d'informations incontestables sur le statut social des habitants. Quelques constats cependant peuvent être faits à partir du mobilier archéologique. Ils nous conduisent à placer tout à fait à part l'établissement de Poncin, dont nous avons déjà souligné l'exceptionnelle architecture de pierre. Ici, des pièces d'harnachement et d'armenent, des objets de parure, des monnaies, de la tabletterie, des céramiques d'importation, etc, suggèrent une relative aisance des habitants.

3 Analyses polliniques et antrhacologiques réalisées par le Laboratoire Archéolabs, St-Bonnet-de-Chavagne, France.

4 Etudes de faunes réalisées par V. Forest et D. Lalaïe (AFAN).

Partout ailleurs, la situation paraît beaucoup moins favorable. On ne trouve pas d'armes et le cheval, s'il est présent, l'est pour sa force de travail. Les témoins de l'artisanat textile sont assez souvent représentés, mais restent toujours ténus, ne justifiant pas l'hypothèse d'une production en dehors du cadre domestique. Le travail du métal, en l'occurrence la réduction et la forge du fer, est attesté sur nombre de sites, en volume variable. Ce qui implique au minimum l'approvisionnement en minerai, sur les modalités duquel on pourrait réfléchir. La céramique, quant à elle, n'est jamais produite sur place; elle provient d'ateliers spécialisés. Il apparaît néanmoins que dans les premiers siècles du Moyen Age nos sites semblent (sauf dans le cas exceptionnel de Poncin, cité plus haut), rester à l'écart des courants d'échanges à longue ou moyenne distance. En sont absentes les importations lointaines (Afrique du Nord ou Proche-Orient) ou plus proches (ateliers provençaux ou savoyards) qui sont couramment attestées en milieu urbains jusqu'à la fin du VI^{e} et début du VII^{e} s. Autres grandes absentes, les monnaies: une seule pour l'ensemble des sites étudiés. On peut évoquer les conditions de gisement ou les hasards des découvertes. Tout de même, ne peut-on y voir un marqueur social et économique, par contraste avec la situation, à même époque, en milieu urbain, castral ou religieux?

Habitats paysans et réseau de peuplement: étude de cas

La question du statut des habitats, autrement dit le leur place dans le réseau de peuplement, demande une enquête complémentaire, actuellement en cours[5]. Pour terminer, arrêtons-nous quelques instants sur le cas du Velin, plaine située à l'est de Lyon et au nord du Viennois. La cohérence géographique et historique de ce petit territoire est un atout pour les chercheurs. En outre, l'implantation de puissantes abbayes, comme Ainay et Cluny, pour ne citer qu'elles, lui vaut d' être relativement bien documenté (*Bouvier - Morin 1984*; *Bouvier 1994*).

Tous les sites mentionnés ici ont été en activité entre le milieu du X^{e} et le milieu du XI^{e} s. Ils ne coïncident jamais avec l'emplacement des *villae* mentionnées dans les textes, lorsqu'elles ont pu être localisées. Manses isolées ou habitats paysans intercalaires dont le statut nous échappe, toujours est-il que nos habitats n'ont joué aucun rôle dans l'organisation ultérieure du peuplement. Par ailleurs, on observe un réel synchronisme entre ces habitats paysans et les nombreux sites fortifiés (mottes castrales) répartis dans le même secteur. Les uns et les autres sont abandonnés avant la fin du XI^{e} s. La coexistence et, probablement, la complémentarité de ces deux types d'établissements, civils et militaires, paysans et aristocratiques, dispersés sur les mêmes terroirs, témoignent d'une intense mise en valeur de la plaine lyonnaise au tournant de l'An Mil. Cette forme de peuplement n'a pas résisté à l'émergence du réseau villageois qui apparaît relativement précoce dans ce secteur. Mais les données chronologiques fiables manquent pour en juger, car les villages en question sont depuis longtemps englobés dans une urbanisation tentaculaire qui en a profondément modifié la topographie. Du moins ces quelques hypothèses pourraient-elles nourrir la poursuite des investigations dans cette région.

Conclusion

L'archéologie éclaire de façon somme toute assez satisfaisante la nature et la vocation de nos sites. Si l'on manque encore de données pour compléter et préciser le tableau dressé aujourd'hui, il apparaît néanmoins que ces habitats ruraux sont le siège d'exploitations agricoles qui prennent activement part à la mise en va-

5 Recherches conduites par A. Bouvier, prochainement publiées dans l'ouvrage collectif en cours de préparation.

leur de terroirs sur lesquels l'emprise de l'homme paraît importante. On est d'ailleurs frappé par la permanence des formes architecturales et des équipements tout au long du Moyen Age. Le statut et le niveau social inférieur des communautés paysannes par comparaison avec les occupants des sites "privilégiés", notamment castraux et religieux, transparaît à l'inventaire des équipements et objets de la vie quotidienne.

Un des points communs à ces établissements, que ce soit au début ou à la fin du haut Moyen Age, et *a fortiori*, durant "l'éclipse" carolingienne, c'est l'instabilité. Rares sont en effet les cas où l'occupation d'un même lieu traverse les siècles sans phase d'abandon; peut-être ne s'agit-il que d'un déplacement limité mais le fait est là. Seules des fouilles sur des surfaces très vastes peuvent permettre d'appréhender réellement ces phénomènes, comme cela a été pratiqué récemment en Ile-de-France, à Serris, Les Ruelles (Seine-et-Marne) par exemple (*Foucray 1996*). En tout cas, le caractère éphémère des établissements du tournant de l'An mil ne fait pas de doute. Un autre trait commun: la dispersion. A part deux cas assurés d'agglomération, et un ou deux autres probables, le type le plus répandu est l'unité d'exploitation isolée, voire le hameau constitué d'une ou deux unités.

RURAL SETTLEMENTS OF THE 5TH TO THE 12TH CENTURY IN THE NORTH OF THE RHÔNE-ALPES REGION

The archaeological studies concerning the medieval rural settlements in Rhône-Alpes Region are rather rare regarding the large number of the excavated sites in the late fifteen years. Our project of a synthese study was born from this observation. It is limitated to the northen part of the administrative region, corresponding to Bresse, Lyonnais, Dauphiné.

Our sampling is constituted of 22 settlements of very different sort; all of them were discovered in rescue excavations. They range from the Vth century until the mid-XIIth century. The majority belongs to the scattered housing category; however, some of them are of the clustered agricultural unities group.

Because of the lack of written sources, it is difficult to define the social and economic aspects of this kind of settlements. We raise some questions through three topics, documentated at various levels by archaeological data:

- chronology of the settlements (foundation, occupation, desertion),
- the exclusive agricultural fonction of all of them,
- the social status of such settlements, and the one of their inhabitants.

LÄNDLICHE SIEDLUNGEN IM NORDEN DER REGION RHÔNE-ALPES

Die archäologischen Studien, die die mittelalterlichen ländlichen Siedlungen in der Region Rhone-Alpen betreffen, betrachten eher selten die große Anzahl der in den letzten fünfzehn Jahren ausgegrabenen Siedlungen. Unser Projekt einer Synthesenstudie gründete sich auf dieser Feststellung. Es begrenzt sich auf den nördlichen Teil der Verwaltungsregion, die bis Bresse, Lyonnais, Dauphiné reicht.

Unsere Stichprobe besteht aus 22 Siedlungen sehr unterschiedlicher Art; jede von ihnen wurde bei Notausgrabungen entdeckt. Sie reichen vom 5. bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts. Die Mehrheit gehört zur Kategorie zerstreuter Behausungen; jedoch stammen einige von ihnen aus der Gruppe der dichtbesiedelten agrokulturellen Einheiten.

Da es an schriftlichen Quellen mangelt, ist die Definition der sozialökonomischen Aspekte dieser Besiedlungsform sehr schwierig. Wir stellen einige Fragen mittels dreier Kategorien, die auf verschiedenen Niveaus durch archäologische Daten dokumentiert werden:

- Chronologie der Besiedlung (Gründung, Besiedlung, Desertion),
- besondere agrokulturelle Funktion aller Siedlungen,
- sozialer Status solcher Siedlungen und der ihrer Einwohner.

Bibliographie

Autoroutes dans l'Ain 1986: Autoroutes dans l'Ain et archéologie: grands sauvetages archéologiques sur le tracé des autoroutes A 40 et A 42 de 1980 à 1986. Lyon: SAPRR, 40.

Bouvier, A. 1994: Eclairages sur l'habitat rural et l'évolution du peuplement du VI^{e} au XI^{e} s. dans l'est Lyonnais et le nord Viennois d'après les fouilles récentes, Pages d'archéologie médiévale en Rhône-Alpes 1, 21-32.

Bouvier, A. - Morin, E. 1984: Inventaire des mottes castrales du Velin. Mémoire de maîtrise (dactylogr.) de l'Université Lyon 2.
Bouvier, A. - Faure-Boucharlat, E. - Monnier, J. 1992: Les fouilles de la motte castrale de Décines-Charpieu (Rhône), Archéologie médiévale XXII, 231-307.
Caclin, C. - Caclin, D. - Blanchard, L. 1991: Le site de l'École à Reyrieux (Ain), Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est 42, 2, 160, 305-310.
Catteddu, I. 1992: L'habitat rural mérovingien de Genlis (Côte-d'Or), Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est 43, fasc. 1, 39-98.
Châteaux de terre 1987: Châteaux de terre, de la motte à la maison forte: histoire et archéologie médiévales dans la région Rhône-Alpes. Exposition, Décines-Charavines-Bourg-Lyon, 1987-88. Décines: Villes de Décines, 72.
Chouquer, G. (dir.) 1996: Les formes des paysages (t. 2): archéologie des parcellaires: actes du colloque d'Orléans, 1996. Paris: Editions Errance.
Colardelle, M. - Verdel, E. dir. 1993: Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement: la formation d'un terroir au XI^{e} siècle. Paris: Maison des sciences de l'Homme, Documents d'Archéologie Française 40.
Coquidé, C. 1995: Meyzieu (Rhône), La Chapelle. Chroniques des fouilles médiévales en France, Archéologie médiévale 25, 209-210.
— *à paraître 1997:* Le site de la Chapelle à Meyzieu (Rhône). Pages d'archéologie médiévale en Rhône-Alpes, IV.
Forest, V. 1987: Vestiges fauniques osseux du X^{e} au XIV^{e} s. en Rhône-Alpes. Thèse médicale vétérinaire de l'Université de Lyon (dactylogr.), 103.
Foucray, B. 1996: Les Ruelles de Serris, habitat aristocratique et paysan du haut Moyen Age (fin VII^{e}-X^{e} s.). In: Památky archeologické - Supplementum 5. Ruralia I: actes du colloque de Prague, 1995, 203-210.
Helly, B. (dir.) 1993: Archéologie: autoroute A46, Ternay-Saint-Priest. Lyon: DRAC Rhône-Alpes, A.S.F., 45.
L'Ile-de-France 1993: L'Ile-de-France de Clovis à Hugues Capet, du V^{e} au X^{e} siècle. Catalogue de l'exposition, Guiry-en-Vexin, musée départemental du Val-d'Oise. Paris: Editions Valhermeil, 343.
Motte, S. 1992: Le site médiéval du Creux Marceau à Beynost (Ain). Note d'information, Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est 43, 1, 161, 159-162.
— *à paraître 1997:* Bény, domaine de Garavand (Ain), Pages d'archéologie médiévale en Rhône-Alpes, IV.
Vicherd, G. 1984: Un important gisement archéologique à Poncin (Ain), Cahiers René de Lucinge, études archéologiques, historiques et littéraires des Pays de l'Ain, 3^{e} série, 25, 17-27.
— *1995:* Éléments archéologiques et historiques sur l'évolution de l'habitat rural dans le nord de la région Rhône-Alpes (France). In: Ländliche Siedlungen zwischen Spätantike und Mittelalter. Colloque de Liestal, mars 1995. Bâle: Archäologie und Kantonmuseum Baselland 33, 83-88.
Un village au temps de Charlemagne 1988: Un village au temps de Charlemagne: moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VII^{e} siècle à l'an mil. Exposition, Paris, musée national des arts et traditions populaires (1988-1989). Paris: Réunion des musées nationaux, 357.